

ORTHODOXIE

JUILLET 2011

N° 134

vco@gmx.fr

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
04 68 056336 OU
0616804541

Bulletin des vrais chrétiens orthodoxes sous la juridiction de S. B.
Mgr. Nicolas archevêque d'Athènes et primat de toute la Grèce

NOUVELLES

Depuis le dernier bulletin, rien d'important à signaler. Je partage mon temps paisiblement entre l'hermitage et le foyer à Clara. Parfois je me rends en Suisse pour une liturgie.

La mission en Afrique se tient tant bien que mal. La nouvelle voiture vient d'arriver au port de Douala et Gilles est en train de faire les papiers. J'ignore quand j'y vais mais rien de programmé encore.

En Grèce, il devrait avoir un synode (réunion) des évêques aujourd'hui (6/19 juillet). Je sais juste les sujets à discuter mais j'ignore encore le résultat.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

TABLE DE MATIÈRE

- **HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE DE TOUS LES SAINTS**
- **SUR LA SEPTANTE**
- **ANDRÉ ROUBLEV**
- **MAYONNAISE VÉGÉTALIENNE**
- **EN VOYANT LA VEUVE ...**
- **SAINT VINCENT DE LÉRINS**
- **LA GLOIRE DE LA MATIÈRE**

**CE QUE LA PAROLE DIT,
L'IMAGE NOUS LE MONTRE
SILENCIEUSEMENT.**

**PÈRES DU 7E CONCILE
ŒCUMÉNIQUE**

HOMELIE POUR LE DIMANCHE DE TOUTS LES SAINTS

Aujourd'hui s'achève l'œuvre du salut d'une manière liturgique. Après la crucifixion, la résurrection et l'envoi de l'Esprit saint, c'est finalement la sanctification de l'homme. L'homme retrouve de nouveau l'état paradisiaque qu'il avait perdu après la chute, et plus que cela, il accède à l'état qui était destiné à nos premiers parents – le paradis céleste.

«Ô Maître de tout l'univers, ineffable Créateur du ciel et de la terre, par ta Passion sur la croix Tu nous libéras de nos passions, par le tombeau où Tu daignas être mis et ta glorieuse Résurrection Tu as tendu ta Main toute-puissante pour ressusciter Adam; gloire à ta Résurrection le troisième jour : par elle Tu nous accordas l'éternelle vie et dans ta Miséricorde le pardon de nos péchés.» (Apostiches des vêpres)

Le cycle liturgique mobile du Triode et du Pentecostaire, qui gravite autour de Pâques, est donc clos. Je dis mobile car chaque année les dates se déplacent selon la fixation de la Pâque, *qui dépend de la lune*. Voyons maintenant qui sont tous ces saints que nous célébrons aujourd'hui. Ces sont tous ceux qui se sont sanctifiés sur cette terre, «ceux qui viennent de la grande tribulation; ils ont lavé leurs robes, et ils les ont blanchies dans le Sang de l'Agneau.» (Apo 7,14) L'Apocalypse parle de la tribulation car sans passer par cette tribulation aucune sanctification n'est possible. Et c'est le Sang de l'Agneau de Dieu qui nous procure cela et non nos propres efforts. C'est l'homme qui transpire mais c'est Dieu qui fait le travail, comme disent les pères. Cette synergie est nécessaire : seul on ne peut rien faire et, sans notre consentement, Dieu ne peut non plus nous sauver.

Qui sont tous ces saints que nous commémorons ce dimanche ? Ils ne sont pas tous pareils mais ils se sont sanctifiés de différentes manières. Il y a des martyrs, des apôtres, des hiérarques, des vierges, des prophètes, des moines etc. Il y a aussi de différents degrés de sanctification selon l'effort que chacun a fait. Le point culminant c'est la toute-sainte Vierge, qui, elle, est arrivée au plus haut degré que l'homme puisse atteindre, non parce qu'elle a enfanté le Christ, mais plutôt à cause de sa sanctification, de son humilité et de ses autres vertus insurpassables.

«Resplendissant de la première beauté et brillant comme des astres non errants, de l'Église du Christ vous avez fait sur la terre un ciel étoilé par la diversité de vos saintes vies.» (Matines, ode 3)

Ces saints sont les «cent quarante-quatre mille» dont parle l'Apocalypse dans le chapitre 14. Ce chiffre est symbolique, bien sûr : 12 fois 12, mais le nombre exact, Dieu seul le connaît. Il est question également dans l'Apocalypse d'une grande multitude que personne ne peut compter. Ce sont ceux qui sont sauvés par la Miséricorde divine. Espérons que nous ferons au moins partie de ceux-là, si à cause de notre lâcheté nous n'arriverons pas à être comptés parmi les saints.

Ces saints, nos aînés, ce sont eux qui nous ont tracé le chemin à suivre, qui nous guident, nous donnent l'exemple à imiter et nous entourent de leur protection et de leurs prières.

À l'instant, lors de cet office dans la chapelle ici, ces saints ne sont pas seulement présents parmi nous spirituellement mais aussi d'une manière matérielle dans leurs icônes et reliques. Cela suppose la foi, certes, car pour un athée il n'y a que peinture et ossements et rien de plus.

Malheureusement, notre foi bascule entre les deux extrêmes et nous avons du mal à entretenir la faible flamme. Que tous les saints que nous glorifions ce jour-ci, nous prennent en pitié et nous rendent dignes d'être un jour en leur compagnie pour toute l'éternité !

Archimandrite Cassien



Célébrant la sainte mémoire de tous les saints, ancêtres, pères, patriarches, apôtres et martyrs, hiérarques, prophètes, justes, ascètes et bienheureux, et de tous ceux dont le nom est inscrit au livre de vie, invoquant leur universelle protection, Christ notre Dieu, nous Te supplions : par leurs prières donne au monde la paix afin que tous ensemble nous puissions Te chanter : Ami de l'homme, Tu es en vérité le Seigneur Dieu glorifié au conseil des saints, Toi qui glorifias leur mémoire sacrée.
(Matines, cathisme, mode 8)

**LA VRAIE CONNAISSANCE, C'EST DE
FAIRE PATIENCE DANS LES
AFFLICTIONS, ET DE NE PAS TENIR
LES HOMMES POUR RESPONSABLES
DE SES PROPRES MALHEURS.**

MARC L'ASCÈTE (56)

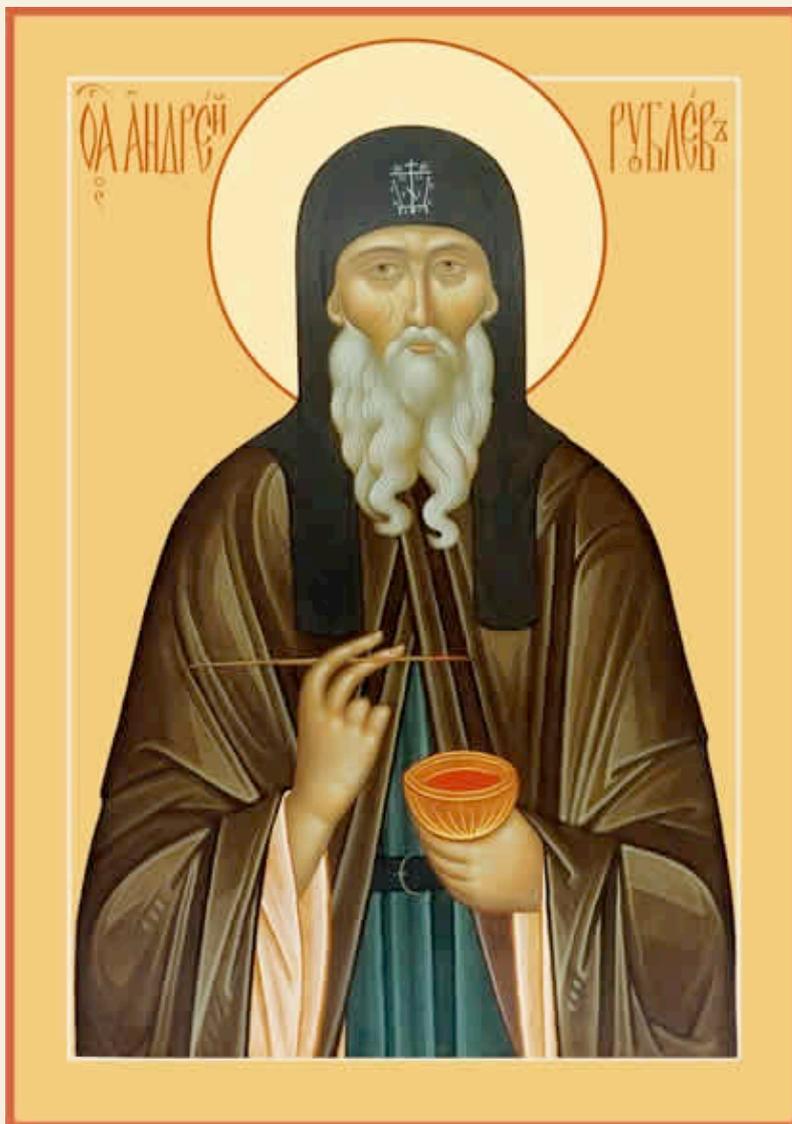
ANDRÉ ROUBLEV

par Leonide Ouspensky

En Occident, Roublev est surtout connu pour sa célèbre icône de la Trinité. Presque tous les ouvrages qui traitent de l'Orthodoxie ou de la culture russe la reproduisent. Mais aujourd'hui, grâce à l'immense labeur des restaurateurs russes, nous connaissons bien d'autres peintures d'André Roublev.

L'homme lui-même reste très effacé. On ne sait pas où il est né et l'on situe approximativement la date de sa naissance entre 1360 et 1370. On sait qu'il fut moine au monastère Saint-Andronic à Moscou. Toutefois le début de son activité est lié au premier essor du monastère de la Trinité fondé par saint Serge de Radonège. Sans doute a-t-il fait son apprentissage dans l'atelier d'icônes de ce monastère, car il est souvent appelé «l'iconographe de Radonège». Les «Récits sur les saints icônographes» mentionnent : «Le saint Père André de Radonège, iconographe surnommé Roublev, peignit un grand nombre d'icônes, toutes miraculeuses ...»

Roublev vécut à une époque tumultueuse de l'histoire russe. La victoire sur les tartares, en 1380, à Oulikovo, avait exalté les forces du peuple russe qui désormais pouvait espérer sa libération définitive. C'est l'époque des progrès décisifs de l'unité autour de Moscou, et d'un grand essor de la conscience nationale. Et c'est en même temps l'âge d'or de la sainteté russe, le moment où le monachisme, sans toutes ses formes, connaît une éclatante renaissance, où la culture et l'art s'épanouissent autour des monastères. En un mot, c'est l'époque de saint Serge de Radonège, car elle est réellement illuminée par la sainteté particulière de Serge, par son style personnel de spiritualité. On pourrait définir celle-ci comme la forme russe du grand courant mystique orthodoxe connu sous le nom d'hésychasme, Saint Serge appartient au siècle de saint Grégoire Palamas dont la lutte et l'enseignement sur la lumière créée du Thabor permirent la définition dogmatique des énergies divines qui sanctifient l'homme. La vie de saint Serge fut toute entière vouée à la sainte Trinité. C'est Elle qui fut l'objet de sa contemplation, la source de sa vie intérieure



comme de son service parmi les hommes. Il réalisa en lui-même «la paix qui dépasse toute intelligence», et il fit rayonner cette paix autour de lui; il dédia son église à la Trinité et s'efforça de réaliser partout l'unité à l'image de la Trinité, en commençant par sa communauté monastique et en allant jusqu'à la vie politique russe de son temps. Pour faciliter l'unité du pays, il réconcilia les princes féodaux ennemis; il bénit le prince de Moscou Dimitri dans sa lutte contre les Tartares. À sa mort, il devint pour le peuple chrétien de Russie le protecteur céleste de la patrie.

Saint Serge mourut le 25 septembre 1392. Il laissait dans l'Église russe un grand nombre de disciples. André Roublev était son contemporain plus jeune et sans doute le connut-il personnellement. En tout cas il vécut constamment au contact des disciples directs du grand saint, de ceux qui continuaient son œuvre et mettaient en pratique jusqu'au bout ses enseignements : l'humilité, l'amour, le désintéressement et la solitude contemplative orientée vers la purification de l'esprit et l'union avec Dieu dans la prière perpétuelle. Au centre de cette spiritualité est l'amour – inséparablement vertu de l'homme et participation à la grâce créée – l'amour pour Dieu et pour le prochain. Dans nos sources les plus anciennes, André Roublev et son ami plus âgé, son «compagnon de jeûne» Daniel surnommé «le Noir», avec qui il collaborait, sont caractérisés comme «des hommes parfaits en vertu»; Roublev est décrit comme très humble, «plein de joie et de clarté». Et tout son art est à l'image de cette humilité, tout son art est plein de joie et de clarté. Sa peinture est d'une extraordinaire profondeur de contenu, mais, en même temps, elle est comme enfantine à force de joie, de légèreté, de paix que rien ne trouble, de ferveur.

C'est en 1405 que les chroniques mentionnent pour la première fois le nom de Roublev : quand fut décorée la cathédrale de l'Annonciation au Kremlin de Moscou. Il y participe au sein d'une équipe de peintres que dirige le célèbre Théophane le Grec. Cependant, malgré l'immense influence de celui-ci sur l'art russe de l'époque, malgré son autorité incontestée et méritée, Roublev suivit non la voie de Théophane, mais sa voie propre, inspirée par l'entourage spirituel de saint Serge. Au contraire de Théophane, dont le coloris est comme «assourdi», les couleurs de Roublev sont lumineuses, joyeuses et claires. Il a plus de légèreté, de souplesse, de chaleur. L'accent chez lui, ne porte pas sur le pesant labeur de la vie ascétique, mais sur la joie dont la grâce vient le couronner. «Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger» (Mt 11,28-30) : tel est le principe de la vie et de l'art de Roublev, dont son œuvre porte témoignage.

Les jours de fête, lorsqu'ils ne peignaient pas, Roublev et son ami Daniel «s'asseyaient devant les vénérables et divines icônes; et regardant celles-ci sans distraction ..., ils élevaient constamment leur esprit et leur pensée dans la lumière immatérielle et divine». Cette lumière, à la contemplation de laquelle il s'ouvrait, Roublev sut la manifester et la transmettre dans son art, tout particulièrement et avec une force incomparable dans son icône de la Trinité.

Par ailleurs, en étudiant d'anciennes icônes, il retrouva avec une grande perspicacité esthétique, à travers l'héritage byzantin, les fondements mêmes de l'art antique. Voici ce qu'écrivit à ce sujet l'historien de



l'art Alpatov : «Dans aucun autre pays d'Europe à la même époque, pas même en Italie, on ne sentait les principes de la composition grecque aussi profondément que les sentit André Roublev qui les incarna dans ses œuvres. Dans l'iconographie russe, la peinture de Roublev est la manifestation la plus frappante de l'héritage de l'Antiquité, le déchiffrement et l'utilisation des principes mêmes de l'ordre et de l'harmonie classiques. Toute la beauté de l'art grec antique renaît ici, transfigurée, à la fois renouvelée et authentifiée. La peinture de Roublev se distingue par une fraîcheur juvénile, presque enfantine, par son sens de la mesure, l'accord parfait des couleurs, son rythme, ou mieux son *eurythmie*, et comme la musicalité de ses lignes.

En 1408, André Roublev décore avec Daniel la cathédrale de l'Assomption à Vladimir. Peu après 1422, le disciple bien-aimé de saint Serge, l'higoumène Nikon, l'invite au monastère de la Trinité Saint Serge, pour décorer la nouvelle église de la Trinité construite pour remplacer l'église primitive brûlée par les tartares. André passa surtout de longues années au monastère Saint-Andronic, fondé par le métropolite de Moscou saint Alexis. Dans les années 20 du 15e siècle, il y participe à l'édification de l'église de la Transfiguration, s'intéressant aux plans, contribuant aux frais de construction. C'est là qu'il meurt le 9 janvier 1430. On ne connaît plus le lieu où il fut enseveli. Sa pierre tombale existait encore au 18e siècle, puis elle disparut.

Dans l'art liturgique de l'Église orthodoxe, l'œuvre de Roublev manifeste par l'image la sainteté et l'héritage spirituel de saint Serge de Radonège, cette pacification intime qui lui était propre et s'étendait à tous ses domaines d'activité, cette unité d'amour à l'image de la Trinité divine dont l'expression artistique suprême reste la célèbre icône de la sainte Trinité. Roublev la peignit justement à la gloire de saint Serge et pour son église. Dans un inventaire des peintures de la Laure de la Trinité-Saint-Serge, G. Olsoufieff caractérisait ainsi, en 1920, cette icône : «On peut la dire sans pareille pour la synthèse parfaite d'une conception théologique sublime et du symbolisme artistique qui l'exprime par la structure des rythmes et des lignes, des couleurs et d'une plastique qui se transcende. Cette icône est par excellence ontologique, non seulement dans sa conception, mais aussi dans tous ses détails».

La profondeur de la vision spirituelle de saint André trouva son expression par la grâce d'un don artistique exceptionnel. Et l'icône de la Trinité, où culmine son œuvre reste, au point de vue artistique comme au point de vue théologique, le sommet de l'art orthodoxe.



ICÔNE DE
SAINT SERGE

D'après les saintes Ecritures, le Christ est un homme sans péché, et non point un Dieu transformé, comme il le sait lui-même, puisqu'il est l'auteur des choses qui sont au-dessus de notre compréhension; dans son incarnation, qui a eu lieu pour notre salut, il a uni sa divinité avec la chair, et quoiqu'il se soit incorporé à la matière, c'est toujours un Dieu qui s'est manifesté. Car ce n'est pas la chair qui est devenue une divinité transformée, étant faite la chair d'un Dieu; mais elle est restée chair humaine, quoique unie à la divinité, c'est-à-dire une chair faible, sujette à la souffrance et aux infirmités, et comme dit le Sauveur : «L'esprit est prompt, mais la chair est faible.» (Mt 26,42) Il a fait et souffert sans péché les choses qui étaient de la nature de la chair, fortifiée qu'elle était par les prodiges de sa divinité. C'est pour cela que le Dieu de l'univers s'est fait homme, afin que, souffrant dans une chair sujette à la douleur, il rachetât ainsi toute l'espèce humaine, qui était dévouée à la mort par le péché, et lui rendît, par l'effet de la merveilleuse union de sa divinité impassible avec la chair, le don de l'immortalité dont elle était déchue depuis son alliance avec le démon : c'est ainsi que le mystère de son incarnation devait à jamais fixer la destinée des substances intelligentes qui peuplent le ciel, les rendre impeccables; ce qui est, en effet, le résultat et le couronnement de tous ses travaux. Il a donc, même après son incarnation, conservé le caractère de sa divine immensité, sans contredire sa nature, qui pouvait descendre et se plier à l'acte de l'incarnation, qu'elle contenait en principe, et qui s'est manifesté miraculeusement dans sa chair sacrée. En opérant le salut du monde par l'intervention d'une chair sujette à toutes les infirmités, il a voulu donner une nouvelle preuve qu'il était Dieu.

Saint Hippolyte de Rome

Mayonnaise végétalienne

Ingrédients :

- ½ tasse de lait de soja nature (sans sucre)
- 1 tasse + 2 cuillerée à soupe d'huile
- ¼ cuillerée à café de vinaigre
- ¼ c. à thé d'agave
(ou de miel)
- ¾ cuillerée à café de sel
- ½ cuillère à soupe de jus de citron frais
- le zeste d'1/8 de citron
- 1/8 de cuillerée à café de moutarde sèche



Instructions :

Mettre le tout dans le mixeur et mixer jusqu'à ce que le mélange soit épais (Environ 15 secondes) La mayonnaise végétalienne maison deviendra épaisse et complètement émulsionnée exactement comme une mayonnaise à l'oeuf.

SUR LA SEPTANTE

Nous dirions que Ptolémée, roi d'Égypte, qui fonda la bibliothèque d'Alexandrie et qui l'enrichit de tous les livres qu'il put se procurer chez tous les peuples, ayant appris qu'il existait une histoire du peuple hébreu écrite en hébreu, et désirant de la connaître, fit venir de Jérusalem soixante-dix savants versés également dans les langues grecque et hébraïque, et les chargea de traduire ces livres. Et afin qu'ils pussent s'adonner entièrement à cette traduction et qu'elle fût plus promptement achevée, il fit faire, non pas dans la ville, mais à sept stades de là, dans l'endroit où s'élève le phare, autant de cellules qu'il y avait de traducteurs. Il voulut encore que chacun travaillât séparément et sans avoir aucune communication avec ses collègues; il fit plus, il mit auprès d'eux des serviteurs chargés de pourvoir à tous leurs besoins et à ce qu'ils ne communiquassent nullement ensemble. C'était un moyen pour s'assurer de la fidélité de la traduction. Tous les traducteurs se trouvèrent d'accord entre eux. Et lorsque la traduction étant achevée, le roi reconnut que les Septante avaient rendu, non seulement le même sens, mais encore s'étaient servi des mêmes expressions, sans la moindre différence entre le travail des uns et des autres, et qu'une concordance parfaite existait tant dans la pensée que dans l'expression; alors, frappé d'admiration et certain que cette traduction n'avait pu être faite ainsi sans une inspiration divine, il les combla d'honneurs, les regarda comme des hommes chéris de Dieu, et chargés de riches présents, les renvoya dans leur patrie. Il eut pour les livres hébreux la vénération qu'ils méritaient, les regardant comme inspirés du ciel. O Grecs, ce que je vous dis ici n'est pas une fable, et ce ne sont pas des récits faits à plaisir que nous vous rapportons. Nous sommes allés nous-même à Alexandrie, nous avons vu dans le Phare les restes des cellules dont nous venons de parler; nous avons consulté les habitants qui tenaient ces détails de leurs ancêtres et en conservaient précieusement le souvenir : et nous vous avons raconté ces faits que vous pourrez apprendre de beaucoup d'autres auteurs, surtout des hommes sages et respectés, tels que Philon et Josèphe. Si quelque personne de celles qui se plaisent à contredire nous objectait que ces livres sont un monument particulier aux Juifs qui les gardent soigneusement dans leurs synagogues, et qu'en vain prétendrions-nous avoir trouvé notre religion dans ces livres, qu'elle les lise attentivement, elle se convaincra que ce n'est plus aux Juifs, mais à nous, qu'appartient la doctrine qui y est contenue. Et si ces livres saints, où nous trouvons les fondements de notre religion, sont encore conservés avec soin par les Juifs, ce ne peut être que par un miracle de la Providence en notre faveur. Car s'ils ne se trouvaient que chez les chrétiens, les personnes qui ne cherchent qu'un prétexte pour élever des doutes contre notre religion pourraient nous soupçonner de fraude; mais nous demandons qu'on aille les consulter dans les synagogues des Juifs; et alors on ne pourra s'empêcher de reconnaître que ces livres, écrits sous l'inspiration de Dieu même, contiennent en effet toutes les bases de notre foi.

Saint Justin le Philosophe (Discours aux grecs 13)

Satan ... ce nom avait été donné de l'action même qu'il avait été commise; car *Sata*, dans la langue des Juifs et des Syriens, signifie déserteur, apostat; *nos* peut se rendre par serpent, si vous le traduisez de l'hébreu; c'est de la réunion de ces deux mots qu'on a formé le mot *Satanas*.

(saint Justin Dialogue avec un Juif, 103,5)

«En voyant la veuve, le Seigneur Jesus ... lui dit : Ne pleure pas» (Lc 7,13)

Saint Braulion de Saragosse (vers 590-651) (Lettre 19)

Le Christ, espérance de tous les croyants, appelle ceux qui quittent ce monde non pas des morts mais des dormants lorsqu'il dit : «Lazare, notre ami, s'est endormi» (Jn 11,11); l'apôtre Paul à son tour ne veut pas que nous soyons «attristés au sujet de ceux qui se sont endormis» (1Th 4,13). Par là, si notre foi tient que «tous ceux qui croient» au Christ, selon sa parole dans l'Évangile, «ne mourront jamais» (Jn 11,26), nous savons que lui n'est pas mort et que nous-mêmes ne mourrons pas. C'est parce que «au signal donné par la voix de l'archange et à l'appel de la trompette divine, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui sont morts ressusciteront» (1Th 4,16). Que l'espérance de la résurrection nous encourage donc, puisque nous reverrons alors ceux que nous avons perdus. Il importe que nous croyions fermement en lui, c'est-à-dire que nous obéissions à ses préceptes, car il met sa puissance suprême à relever les morts plus facilement que nous n'éveillons ceux qui sont endormis.

Voilà ce que nous disons et pourtant, je ne sais par quel sentiment, nous nous réfugions dans les larmes, et le sentiment du regret entame notre foi. Hélas ! que la condition de l'homme est pitoyable, et sans le Christ combien notre vie est vaine ! Mais toi, ô mort, qui as la cruauté de briser l'union des époux et de séparer ceux que l'amitié unit, dès maintenant ta force est écrasée. Dès maintenant ton joug impitoyable est broyé par celui qui te menaçait par les paroles du prophète Osée : «Ô mort, je serai ta mort» (Os 13,14). C'est pourquoi, avec l'apôtre Paul, nous jetons ce défi : «Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton dard venimeux ?» (1Co 15,55) Celui qui t'a vaincu nous a rachetés, il a livré son âme bien-aimée aux mains des impies, afin de faire d'eux ses bien-aimés.

Il serait trop long de rappeler tout ce qui dans les saintes Écritures devrait nous apporter à tous la consolation. Qu'il nous suffise d'espérer en la résurrection et d'élever nos regards vers la gloire de notre Rédempteur, car c'est en lui que nous sommes déjà ressuscités, comme notre foi nous le fait penser, selon le mot de l'apôtre Paul : «Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui» (Rm 6, 8).

Il faut être tel une photopile, se laisser charger par la Lumière divine. Cela n'est pourtant possible que s'il n'y a pas d'obstacle. Si nos péchés s'y entroposent alors les piles restent vides. Une fois purifiés, nous devenons la lumière du monde, comme dit l'évangile, ou comme dit saint Séraphim de Sarov : «Fais la paix en ton cœur et des milliers se convertiront autour de toi».

Archimandrite Cassien

SAINT VINCENT DE LÉRINS

(fêté le 24 Mai)

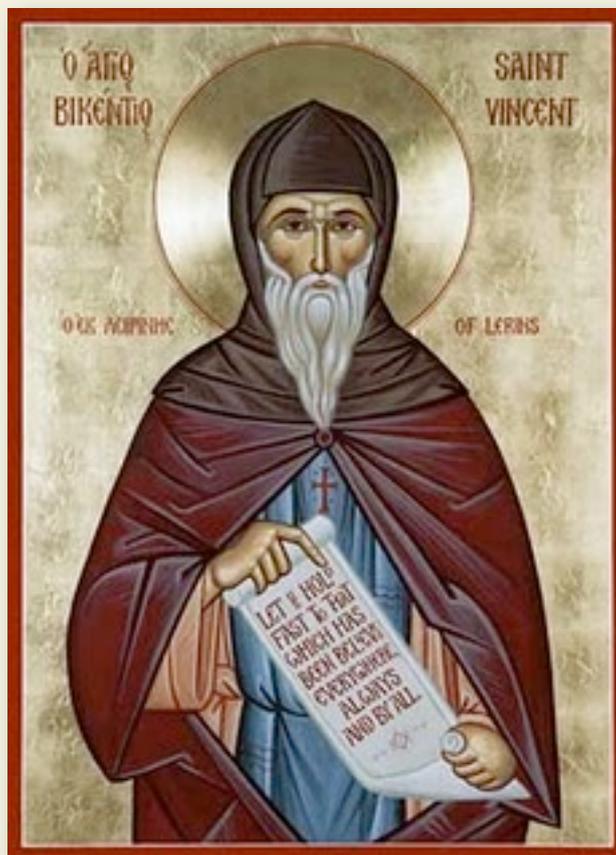
Notre vénérable père Vincent de Lérins, est particulièrement connu par l'une des formules de son «Commonitorium» (c'est-à-dire aide-mémoire) qui permet aux chrétiens de tous les temps de ne pas s'égarer. Il leur apprend qu'il ne peut rien exister comme doctrine qui soit «catholique», si elle n'a été crue «toujours, partout et par tous». La simplicité apparente de cette formule permet pourtant d'écarter toute nouveauté hérétique, toute doctrine dangereuse, car aucune ne peut résister à l'examen d'un pareil diagnostic. Rien de ce qui n'appartient pas au dépôt révélé n'a reçu d'assentiment depuis «toujours», encore moins «par tous» et n'a existé «partout». En mesurant tout à l'aune du Christ, ils peuvent distinguer la vraie foi de l'hérésie. Au 19^e siècle, ce fut le mérite du père Vladimir Guettée de démontrer comment ce «commonitorium» l'avait tiré des erreurs romanistes, lui permettant de bâtir toute son oeuvre qui démontre que seule l'Eglise orthodoxe est l'Eglise catholique du Christ, car elle a pour elle l'attestation de la permanence, de l'universalité et de l'accord unanime. Vincent de Lérins honore par son nom même le lieu de sa pénitence : le monastère fondé par le saint abbé Honorat en Provence et dont le typikon (ici «la règle des quatre pères» et «la règle des pères», était comme l'écho gaulois du monachisme africain. Vincent «le récapitulateur» (nous verrons le pourquoi de cette appellation) arrivait dans ce monastères où les moines vivaient «juxta regulam», «juxta canones», selon la «récapitulation» qu'en avaient fait saint Jérôme et surtout saint Jean Cassien qui avait partagé la vie de moines de Palestine, d'Egypte, de Constantinople et de Rome, avant de se fixer en Gaule méridionale. Si l'on ajoute à cela le fait d'avoir connu le monastère égyptien dit «des Cellules», on n'est pas surpris de trouver dans ses «Institutions», un guide de vie monastique qui n'avait pas son égal dans le monde latinophone, en même temps que le monde hellénophone bénéficiait d'une partie de ses oeuvres par des traductions. L'auteur inconnu de «la règle du maître» et saint Benoît lui devront la substantifique moelle de leurs écrits, sans parler de maintes institutions. Récapitulation ? Oui. L'histoire de la vie monastique des cinq premiers siècles nous montre son contact étroit avec les deux pôles (oriental et occidental) de la romanité orthodoxe. La plus ancienne règle du monde latinophone est celle du bienheureux Augustin qui calque l'horaire de la journée monastique sur celle d'un ermite égyptien «des Cellules». On peut dire, qu'à Lérins, Vincent, notre bienheureux père, vécut selon la récapitulation de tout la tradition monastique des premiers siècles. Comme la mèche d'une veilleuse s'imbibe d'huile avant de pouvoir brûler, Vincent assimila parfaitement la pratique de tout ceci avant d'en parler, d'en écrire et de nous instruire. C'est dire que le «vécu» de notre bienheureux père s'articule fort bien avec la formule si connue de son «commonitorium». Mais, nous l'avons déjà vu, ce fil de la tradition dont il parle avait déjà été donné comme tel par saint Irénée de Lyon, Tertullien, le bienheureux Augustin et d'autres prouvant encore, s'il en était besoin que cette permanence dans l'universalité et l'accord unanime était loin d'être passé inaperçu. Saint Vincent de Lérins disait à propos de Tertullien «autant de mots, autant de pensées». La récapitulation catholique» comme beaucoup de termes dans l'Eglise, le mot «catholique» revêt une richesse d'explications qui ne se contredisent pas. Bien sûr, le mot est pris au sens «d'universel» puisque tous les peuples de partout et de tous les temps sont appelés à entrer dans l'Eglise qui était déjà «universelle» même dans son petit nombre des débuts. Elle a continué d'être telle au moment où elle rassembla des peuples et des pays, et elle sera encore telle lorsqu'elle sera réduite lors des persécutions des derniers temps. Ce terme d'indique pas un nombre. Saint Pacien soulignait à juste titre le mot «catholique», du grec «katholon» comme l'expression qui désigne le «chrétien complet» qui croit à tout ce qui compose la doctrine révélée, sans rien n'y ajouter, ni en retrancher. L'Eglise du Christ récapitule donc la vérité toute entière. De là, la règle catholique de notre bienheureux père établissant qu'elle repose sur l'unanimité de toutes les églises apostoliques ainsi déterminée et qu'elle repose ainsi sur

une question de fait. Il s'agit de constater si oui ou non telle doctrine a été crue «toujours, partout et par tous». Aucune nouveauté hérétique ne peut passer à travers ce crible. L'Orthodoxie qui correspond à cette règle est restée jusqu'à nos jours, pour tous les hérétiques, un témoin gênant qui les confond.

L'Eglise orthodoxe – l'histoire l'atteste – est restée fidèle dans la garde du dépôt révélé, et l'on ne peut, dans son histoire vingt fois séculaire aucun changement doctrinal. Une seule église locale a été prise en flagrant délit d'innovation : celle de l'ancienne Rome. Cette époque étant connue, on ne peut accepter son témoignage qu'antérieurement à ce changement. On peut examiner le témoignage des autres églises apostoliques avant les innovations romaines (pour ne citer que le filioque) et cela pendant les huit premiers siècles. Alors, on obtient sans difficulté le témoignage catholique de toutes les églises apostoliques qui étaient en plein accord. La vie de notre bienheureux père Vincent ce que nous connaissons de lui peut paraître court, comparé au grand développement d'une oeuvre unique à laquelle tant d'hommes se sont référé. Parler d'une vie monastique qui s'est déroulée au cours de plusieurs décennies prend une phrase. Si cette vie a été spirituellement riche, cela reste souvent inconnu ou se traduit – comme ici – par une oeuvre modeste en nombre, mais si riches en applications. On a dit parfois qu'une vie patriarcale ou épiscopale, pour répondre à ce que l'Eglise en attend, se résumait à quelques «oui» ou «non» pendant toute leur administration. C'est parfaitement juste. Considérons donc la vie de saint Vincent de Lérins selon son imitation des pères de l'église ancienne qui sont unanimes sur ce point : l'homme ne peut connaître Dieu et ses mystères que dans la mesure où Dieu se révèle à lui en l'arrachant aux limites des facultés humaines. C'est pourquoi le progrès dans la connaissance n'est pas affaire de raisonnement, de dialectique, de recherche érudite il est essentiellement lié au progrès dans la prière, dans la vie spirituelle, dans l'amour du prochain, même si cela ne signifie pas que l'on ne doive pas lire les Ecritures, les oeuvres des pères, le contenu de la tradition chrétienne. L'essentiel est de savoir que cela est alors secondaire et ne conduit que sur le parvis. Dieu ne se révèle qu'à un coeur purifié : «bienheureux les cours purs, car ils verront Dieu». Les hagiographes ne nous apprennent rien sur sa date de naissance, précisant le plus souvent et simplement que saint Vincent de Lérins était probablement originaire du Nord de la Gaule et qu'il avait dû occuper un poste éminent dans les affaires de ce monde. Monde qu'il avait su quitter à temps pour se retirer au monastère provençal de Lérins, fondé quelques temps auparavant par saint Honorat ce qui nous conduit au tout début du cinquième siècle, sans nous indiquer l'âge qu'avait Vincent en abandonnant le monde. C'est la raison pour laquelle, il convenait de broser brièvement quelques traits de ce qui marqua richement la vie monastique d'alors. Il se confondit avec l'observance des règles et des canons qui font encore notre admiration et restent nos guides. Il s'y livra, dans la nécessaire quiétude, à l'étude assidue de la sainte Ecriture et des saints pères. S'étant purifié pour Dieu, il sut parler de Dieu avec une vraie science. C'est ainsi qu'il fut grand par son éloquence et sa sainteté. C'est vers 434, et donc peu après le concile d'Ephèse qu'il sentit l'approche de la fin de sa vie terrestre. Il prit donc soin de traduire une partie de ce qu'il avait reçu sous la forme d'un aide-mémoire (Commonitorium) sans lequel il énonce avec sobriété les règles à observer pour distinguer la vraie foi orthodoxe de toutes les hérésies. Elle se résume à ce qui a été écrit plus haut : «Tenir pour vérité de voie ce qui a été cru partout, toujours et par tous». Ce petit livre est décrit de façon générale comme ayant été composé en style élégant et pur et a connu auprès des controversistes le plus grand succès. Le seul qui nous intéresse est qu'il reste encore aujourd'hui un des guides les plus sûrs de la foi orthodoxe. La critique générale pense que l'auteur professait probablement sur la doctrine de la grâce tenue par le bienheureux Augustin, la même pensée que Cassien. Saint Vincent finit ses jours dans la paix au monastère de Lérins où il s'endormait dans le Seigneur, un peu avant l'an 450, sans que nous en sachions plus sur l'âge qu'il avait au moment d'aborder les rives de l'éternité. Il nous laisse comme testament sa vie, son oeuvre et son exemple. Que ses prières nous gardent dans tout ce qu'il faut confesser pour être véritablement catholique, c'est-à-dire toutes la foi orthodoxe et non

seulement des fragments, dans l'Eglise du Christ, nouvelle Jérusalem «tout ensemble fait corps», tant il est vrai que la seule Eglise catholique du Christ est l'Eglise orthodoxe. Que les prières de saint Vincent de Lérins fassent comprendre à toute âme sincère que la confession de la vérité n'est absolument pas une déclaration d'hostilité vis-à-vis du prochain. Il faut, certes, combattre les fauteurs d'erreurs qui assassinent la foi de leurs frères, mais avant tout montrer où se trouvent les frontières de l'Eglise. N'est ce pas de l'amour du prochain et donc vraie charité que dire à qui est tenté dans sa foi : «ici sont les limites garde toi de t'en éloigner» à montrer aux égarés et aux fils prodigues «voilà où tu dois revenir» et à ceux qui cherchent «voilà, où tu dois entrer». Serait-ce charité et amour du prochain que d'obscurcir aux brebis repentantes ou aux troupeaux égarés, là où ils doivent aller ou revenir? Poser une telle question, c'est y répondre.

Athanase Fradeaud



©

Dieu est beauté. C'est cette beauté qui produit toute amitié et toute communion.

saint Denys l'Aréopagite

LA GLOIRE DE LA MATIERE

Alexandre Kalomiros

La gloire de la Divinité est aussi appelée gloire du Corps ... le Corps saint du Christ a toujours participé à la gloire divine, car dans l'union parfaite selon l'Hypostase, Il a été parfaitement comblé de la gloire invisible de la Divinité; la gloire du Verbe et celle de la chair sont une seule et même gloire.

Homélie sur la Transfiguration saint Jean Damascène

Nous n'avons pas appris à être des meurtriers du corps, mais des passions. Abbas Poemène.

Les hommes qui ont pris l'habitude de penser en philosophe, ont de la peine à penser en chrétiens, et cela parce que la pensée philosophique est claire et ordonnée, logique et exacte comme les mathématiques. La religion, elle, elle parle une autre langue, la langue du mystère qui ne cherche pas à expliquer l'inexplicable, ni à limiter, dans le cadre étouffant d'un mot, des significations que les anges eux-mêmes, quelquefois, ne comprennent pas.

Dans la sainte Ecriture, on voit le même mot signifier des choses différentes, et des termes différents, signifier divers aspects d'une même chose. Nous rencontrons des phrases contradictoires qui cachent des significations et qui étonnent ceux qui les saisissent. On a beau fouiller la sainte Ecriture, on n'y trouve nulle part un quelconque développement systématique d'idées.

Tout cela déplaît à la pensée humaine, qui ne cherche que ce qui peut entrer dans son propre moule. C'est pour cette raison, que les hommes n'ont jamais laissé l'Evangile tel qu'il est, qu'ils ont toujours voulu le systématiser et, ce faisant, ont rempli le monde de systèmes chrétiens, classifiés, à la mesure humaine. Ils ont emprunté à la philosophie des systèmes à leur goût que l'Evangile leur refusait.

Ce ne sont pas les pères ni les saints qui ont fait cela, mais les savants, les intellectuels, les sages de ce siècle, qui n'ayant pas la sainteté, ont mis à sa place, pour être remarqués du monde, la manie d'écrire et de parler beaucoup, et ont ainsi bourré la tête des hommes de véritables équations religieuses, au point que l'arbre touffu de la religion, plein de mystère et de vie, a fini par apparaître comme un poteau télégraphique. Cette falsification de la religion, a produit une conception étroite du corps et de l'âme et de leur valeur dans la création de Dieu.

Les philosophes ont leurs définitions. Quand ils parlent du corps, ils définissent ce qu'il est. Leur définition est exacte et claire, totalement compréhensible, même chose quand ils parlent de l'âme, ils savent toujours ce qu'ils veulent dire avec chaque mot. Et c'est là leur faiblesse, car ni la création ni le Créateur ne consentent à être tels que les philosophes les voudraient.

Les philosophes disent que l'homme est composé de deux éléments, du corps et de l'âme. Corps + âme = homme. $C + A = H$, voilà une fort belle équation. Quoi de plus clair que cela. Mais si nous lisons la sainte Ecriture, nous découvrons qu'elle ne comprend pas très bien les mathématiques et qu'elle nous dérouté, alors que nous pensons avoir bien posé une belle équation. Là où elle parle de corps et de l'âme et nous comble de joie pour notre équation $C + A = H$, voilà qu'elle commence à nous parler de l'esprit. Alors qu'on s'apprête à modifier notre équation et la poser autrement : $C + A + E = H$, nous tombons sur une phrase comme celle-ci : «ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR», et à nouveau tout est renversé, sens dessus-dessous. Et notre équation doit être reposée comme suit : $C = H$.

Dieu n'aime pas l'algèbre en religion et nous devons admettre cela, une fois pour toutes. Dieu n'aime pas l'élucidation philosophique, même pour ses plus simples créatures, quoique les savants pensent le contraire : comment l'acceptera-t-il pour l'homme, pour Lui-même ? Plus les formulations scientifiques sont claires, plus elles paraissent tout expliquer, elles ne trompent pas moins notre pensée, parce que le monde dans sa plus simple molécule est beaucoup plus mystérieux que le pensent les sages, qui jamais ne peuvent pénétrer les causes des êtres.

Si vous aviez renoncé à l'Algèbre, vous n'auriez pas été scandalisé par la phrase : «le chrétien orthodoxe est matérialiste». Oui, il est matérialiste et, en même temps l'homme le plus spirituel. D'un côté il vénère les icônes et communie au Corps et au Sang de Dieu, de l'autre, il contemple Dieu «Face à Face». Si vous aviez proscrit les philosophes antiques, vous n'auriez jamais pu écrire : «NOUS ACCEPTONS L'ADOPTION, QUI NOUS DELIVRE DU CORPS». L'Apôtre Paul écrit «REDEMPTION DU CORPS» et non «ETRE DELIVRE DU CORPS». Non, Dieu n'a pas fait une mauvaise création de laquelle il serait ensuite venu nous délivrer. Les créatures de Dieu sont «très bonnes». Si vous aviez moins estimé les mathématiques, vous ne m'auriez pas envoyé une liste d'équations faites du Nouveau Testament, où «le corps apparait opposé à l'esprit». Car s'il s'agissait d'équations, je pourrais, moi aussi, en trouver autant dans la sainte Ecriture, qui prouveraient tout le contraire.

Le premier passage de l'Ecriture que vous m'indiquez – l'entretien du Christ avec Nicodème – ne révèle aucune contradiction entre le corps et l'esprit de l'homme.

«Ce qui est né de la chair est chair (c'est-à-dire l'homme non encore renouvelé par la grâce du saint Esprit), et ce qui né de l'Esprit (l'Esprit saint) est esprit.» (Cf. Jn 3,6). Ce passage nous montre la différence entre l'homme sans le Christ et l'homme en Christ.

Le Seigneur a bien dit, comme vous l'écrivez : «C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien» (Cf. Jn 6,63), cependant, avant de prononcer ces paroles, Il en dit d'autres qui sont redoutables : «je suis le Pain vivant descendu du ciel. Celui qui mangera de ce Pain, vivra éternellement. Et le Pain que je donnerai, c'est ma CHAIR, que je donnerai pour la vie du monde». «Celui qui mange ma CHAIR et qui boit mon SANG, demeure en Moi et Moi en lui» (Jn 6,51,56).

Comment, pourrions-nous, après ces paroles du Christ, mépriser la chair ?

Un autre exemple, susceptible de nous égarer dans nos conclusions, c'est une parole de la sainte Ecriture, empruntée à la première Epître aux Corinthiens, que vous citez séparée de son contexte : «La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu» (1 Cor 1,50). Cette citation séparée du contexte, semble nier la Résurrection des corps, alors que l'apôtre Paul, dans cette partie de son Epître, parle justement de la Résurrection des corps, «... Le corps semé psychique = animal, (corps psychique, quelle expression changeante, inconstante, variable pour les mathématiciens) ressuscite corps spirituel ... Tous nous serons changés en un instant, en un clin d'œil ... La trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous nous serons changés. Car il faut que ce corps mortel revête l'immortalité ... (I Cor 15,44,51-53).

L'Apôtre dit que notre chair corruptible et nôtre sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu, s'ils ne revêtent pas l'immortalité. Si donc la chair corruptible doit être revêtue d'immortalité c'est qu'elle n'est pas méprisable, ni condamnable, ni mauvaise.

La parole qui suit, au lieu de démontrer que j'ai tort en disant que le mal n'est pas la chair mais bien la pensée charnelle, prouve au contraire, que j'ai raison. «La pensée de la chair c'est la mort, la pensée de l'esprit c'est la vie et la paix» (Rom 8,6).

Un peu avant, l'Apôtre écrit : «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus Christ, qui ne marchent pas selon chair mais selon l'esprit» (Cf. Rom 8,1,4).

C'est donc le mode de vie de l'homme qui n'est plus que chair et mauvais, et non la chair elle-même. Car s'il en était ainsi, comment l'Apôtre aurait-il pu écrire plus bas, que le Christ «a condamné le péché dans la chair» (Rom 8,3) ? Si la chair était péché, Dieu en se faisant chair serait devenu pécheur ! Loin de nous un tel blasphème. Si par le mot chair l'Apôtre entendait le corps, comment aurait-il pu dire plus bas, à des hommes qui avaient un corps : «Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair mais selon l'esprit» (Rom 8,9).

Je pense avoir encore raison, en affirmant que le mal n'est pas la chair, c'est-à-dire le corps, la matière (laquelle sera délivrée de la servitude à la corruption), mais la pensée, l'affection charnelle, la vie selon la chair, comme si nous n'étions que chair, sans aucun rapport avec l'Esprit. Car comme l'Apôtre le dit à nouveau, le corps est incapable de pécher, quand le Christ habite en nous. «Si le Christ est en vous, le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en nous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts rendra la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.» (Rom 8,10-11).

On arrive à la même conclusion, quand on voit comment les pères ont commenté le passage que vous citez : «la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair.» (Gal 5,17).

Ici, l'Apôtre appelle chair la pensée charnelle adonnée aux choses charnelles et matérielles, qui entraînent l'âme avec elles, et il appelle esprit, la pensée spirituelle adonnée aux choses spirituelles, élevées et divines. Ces deux pensées ont des désirs contraires qui se combattent, l'une entraînant en bas le corps et l'âme, l'autre unissant l'âme et le corps.

Dans le verset précédent, le même Apôtre explique ce qu'il a voulu dire : «Marchez selon l'esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair» (Gal 5,16).

Il s'agit donc bien des désirs de la chair, de l'affection pour les choses charnelles et matérielles, chez l'homme déchu où la corruption s'est hypertrophiée, par opposition à la pensée spirituelle adonnée aux choses élevées, spirituelles et divines. Le désir de la chair a été donné à l'homme par Dieu. Dieu nous a faits pour avoir faim, soif, désirer la femme, etc ... Toutes ces choses sont naturelles et ne peuvent nuire à l'homme quand elles demeurent dans les limites de leur affectation. Elles deviennent dangereuses, quand l'âme est vide, quand elle n'est pas remplie de la présence de Dieu, quand elle remplit son vide de plaisirs corporels. Si la place destinée à Dieu dans le cœur est occupée par les plaisirs de la chair, le cœur ne peut alors accueillir Dieu et l'avoir comme hôte. Voilà comment la chair désire contre l'esprit et l'esprit contre la chair. «Misérable que je suis ! s'écrie l'Apôtre. Qui me délivrera de ce corps de la mort ? Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.» (Cf. Rom 7,24-25). Voilà, diront les païens triomphants, voilà que l'Apôtre demande à être délivré de son corps. L'Apôtre qui a prêché la résurrection des corps, demande-t-il vraiment à être délivré de son corps ? L'Apôtre qui a dit : «Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi notre foi ... vous êtes encore dans vos péchés, et par conséquent ceux qui sont morts en Christ sont perdus. Si c'est en cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. Et nous, pourquoi sommes-nous en toute heure en

périls ?... Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous mourrons ... quelques-uns, ne connaissent pas Dieu, je le dis à votre honte ...» (1 Cor 15,14,17-19,32-34).

L'Apôtre ne dit pas : c'est sans importance si les corps ne ressuscitent pas, pourvu que les âmes vivent dans les cieux, mais il dit fort clairement : «Si les morts ne ressuscitent pas, ceux qui sont mort en Christ sont perdus.» (1 Cor 15,16,18).

Et qu'entend-il, quand il dit : «Qui me délivrera de ce corps de la mort ?» (Rom 7,24).

Pour les chrétiens, la mort n'est pas quelque chose de naturel, elle n'est pas une création de Dieu ni une punition imposée par Dieu aux hommes, à cause de la désobéissance d'Adam, mais une conséquence de l'abîme creusé entre Dieu et l'homme, par l'attitude d'Adam face à Dieu, quand Adam sur le conseil du diable, voulut devenir Dieu par ses propres forces. En se séparant de la vie, l'homme comme une proie entre les mains du diable, s'est livré à la mort. Voilà le corps de la mort, le corps de la corruption, le corps qui doit mourir, en réalité déjà mort.

«Qui me délivrera de ce corps de la mort ?»

Qui donc, si ce n'est Celui qui va vaincre la mort, qui ressuscitera des morts, qui portera dans le monde, d'En-Haut, un corps incorruptible et immortel ? Qui, si ce n'est le Christ ?

«Je rends donc grâce à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur.» (Rom 7,25)

Tous ce que les philosophes hellènes ont pu dire sur les âmes comme entités se suffisant à elles-mêmes et immortelles par nature, a été rejeté et désavoué par l'Eglise.

«Christ est ressuscité des morts, par la mort il a vaincu la mort, et à ceux qui sont dans les tombeaux, il a donné la Vie».

Ils étaient dans les tombeaux, mais ils n'avaient pas la vie. La vie le Christ la leur donne par sa Résurrection. Les philosophes hellènes qui croyaient que le corps était une prison pour l'âme, ne pouvaient accepter la prédication de la résurrection, que l'Apôtre Paul leur fit entendre à l'Aréopage. Qu'auraient-ils fait de la résurrection, eux qui croyaient que l'âme libérée de son corps vivait heureuse dans l'autre monde. Pourquoi l'emprisonner à nouveau dans le corps ? – Nous t'entendrons, à nouveau, une autre fois à ce sujet !

Non, la mort, tant pour les hébreux que pour les chrétiens, ne nous délivre pas du poids de la matière, elle est une catastrophe redoutable et lamentable de la création de Dieu ! La vie en enfer n'est pas meilleure que la vie sur la terre, elle ne peut même pas être appelée vie. C'est pourquoi le peuple de l'antique Hellade, qui instinctivement pleurait les morts qui se trouvaient dans les Tartares de l'enfer, où la lumière du jour ne pénétrait jamais, où la chaleur du soleil ne réchauffait pas les ombres, savait plus que ses philosophes à l'esprit subtil.

Si nous ne cuisons pas par les tentations, nous ne pourrons pas être présentés à Dieu comme du pain savoureux.

Saint André le fol en Christ